

Jean-Marie Dubois

Apocalypse ?  
Go !





## Introduction

Ce livre est mon témoignage, l'expression, le fruit mûr de nombreuses années de réflexions, d'études, de méditations, de révélations.

Un Ange est venu à mon aide...

Ce sont tous ces événements dramatiques, ces attentats suicides, ces guerres infernales, qu'elles soient civiles, militaires, chimiques, bactériologiques, tous ces crimes, ces assassinats, ces horreurs, ces barbaries, ces violences en tous genres qui se répandent comme un cancer dans le monde entier, et qui ont pris une ampleur démesurée depuis cette journée apocalyptique à New York, du 11 septembre 2001 qui pourrait être l'évènement déclencheur du début de la FIN annoncée dans les Evangiles...

C'est en Amérique du Sud, du Centre ou du Nord, c'est en Afrique, c'est en Asie, c'est en Europe, bref, c'est partout, sur tous les continents, sur notre Terre entière que cette gangrène satanique s'étend.

Et en Palestine, cette Terre sacrée, Terre pour

Israël et Terre pour les Palestiniens, **Terre sur laquelle la Paix conditionne la Paix mondiale.**

Jérusalem, Capitale Universelle, Centre du Monde, trône de DIEU sur l'Univers, quand arrivera ton règne ?...

DIEU Seul le sait...

Alors, ce « songe », reçu et exposé à la fin du livre, et s'il était Vérité et qu'il propose la Vraie, la Seule solution pour la Paix, annonçant ainsi, comme dans un préalable, la venue tant attendue de l'Envoyé divin comme cela est annoncé dans les trois religions Judaïsme, Christianisme, Islam ?...

## Chapitre 1

### Un Ange chez moi !

La nuit ressemble à toutes ces nuits de printemps ; il fait bon, les étoiles dansent dans les cieux et leurs clignotements me font penser qu'elles se parlent et que, malicieuses, elles rient de me voir les regarder d'un air aussi rêveur. « *Il ne sait pas* » semblent-elles me chuchoter, « *il ne sait pas qui nous sommes... l'infini... ? Il ne saura jamais* »... et je les entends rire...

Il m'arrive parfois de penser que les étoiles sont les âmes des morts et, en les regardant, je me dis que l'esprit que nous avons, la pensée qu'il engendre, prouve bien que nous avons une âme. N'est-ce pas du divin que nous possédons, de pouvoir ainsi abolir les distances et le temps par la pensée et voyager du micro-petit jusqu'au bout de l'univers instantanément ?

L'air est presque tiède et ma barque, que je laisse dériver pendant que je pêche, geint quelques grincements qui entrecouperont la monotonie du bruit

de fond de la mer, à peine entrechoquée par les éclats des vagues déferlant sur la grève.

L'ambiance pèse, le noir, la sourdine de l'océan et, même le très léger clair de lune qui se reflète à peine comme dans un éclat de bouteille brisée me procure un je ne sais quoi indéfinissable et inconfortable.

Je ne me sens pas fatigué et pourtant je suis las. Je décide de rentrer. Il est tard d'ailleurs, presque vingt trois heures à ma montre. Je remonte mes lignes (la pêche a été très mauvaise), mets le moteur en marche et rentre.

La barque est juste lancée quand soudain !... Toujours l'orage s'annonce, le ciel se couvre, la pluie s'amorce par quelques gouttelettes, les éclairs, au loin éclaboussent l'atmosphère et, les bruits sourds deviennent grondements et pétarades, tandis que les nuages chargent la terre de leurs flèches d'arbalètes.

Mais là, fait nouveau, étrange, inhabituel, rien ! Un calme pesant et, d'un coup, l'infini, ou le néant ! Le ciel se coupe en deux, il vomit ; des multitudes d'étoiles s'éparpillent comme le bouquet final d'un feu d'artifice, les éclairs fusent et se succèdent, m'éblouissant, le terre semble se renverser et tanguer, je ne sais plus où est la mer, sous moi, ou sur moi, le bruit devient énorme, je vole avec ma barque, je chancelle les éclairs, l'infini, le néant, le bruit, tout, qui suis-je, rien, où vais-je ?... apocalypse ? fin du monde ?... quelques secondes... quelques secondes... quelques sec...

Peu à peu, mes sens me reviennent, j'ouvre les

yeux, je suis encore groggy. Je suis couché sur la grève, les vagues lèchent mes pieds, tout est calme, il fait bon.

Quelqu'un est là, qui me soutient le tête. Je me lève doucement :

« *Merci, tu m'as sauvé la vie* ».

Je vois ma barque, ou plutôt l'épave disloquée et lugubre que me permet d'apercevoir le faible clair de lune revenu. Revenu ! Je pensais que moi aussi je revenais de loin. Ce n'est donc pas le fin du monde ! Oui, cet homme m'a sauvé la vie. Nos regards se rencontrent ; je le découvre, grand, costaud, habillé comme les gens de la mer, un pêcheur sans doute, l'air aimable, il attire la sympathie.

Pourtant, non, ce n'est pas possible, cet homme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu au pays... Non, j'ai dû prendre un coup sur la tête dans la tempête. Mais bon sang, son image ne peut s'évanouir de ma pensée. Allons, je rêve ! Mais je reste troublé et, plus je le regarde, sans rien dire, plus je le revois entre deux éclairs dans la tourmente, comme sortir de l'eau. Je me donne quelques coups de poings sur le crâne. Mais non, je suis bien éveillé. Il me regarde et je suis dans le clair obscur, son air gêné. Je veux lui parler, le remercier encore, ma gorge se sèche, je commence à trembler. Oui, c'est vrai, c'est bien lui, je l'ai vu entre les vagues, à travers le cataclysme, je suis fou, je tremble, la peur m'envahit, je tremble, j'ai peur.

« *Allons, ça va, c'est fini, n'ai pas peur* », dit l'homme d'une voix calme et douce.

Comme par un miracle, mes frissons disparaissent. C'est incroyable, il me dit :

« *Oui, c'est moi que tu as vu, c'est bien moi, tu ne rêves pas.* »

Mais comment croire cela ? Et pourtant, il est là, devant moi ; je le touche, je ne dors pas, il parle :

« *Calme-toi, ne crains rien.* » Il raconte...

En l'écoutant parler, tout doucement mes esprits me reviennent. Je n'ai plus peur, au contraire, ce qui vient de m'arriver, soudainement, m'apparaît moins extraordinaire, comme naturel et ne me trouble plus, comme s'il m'avait été donné, d'un seul coup, de comprendre, ou tout au moins, d'admettre quelque chose de surnaturel.

Il s'arrête de parler, je me lève, me secoue. Je me surprends à sourire, car, en me secouant de la sorte, je vois défiler devant moi les images des chiens s'ébrouant sur la plage en sortant de l'eau.

Mais mon sourire s'estompe vite, quand mon regard tombe sur mon bateau... enfin, ce qu'il en reste ! un gros morceau de coque et, çà et là, épars, quelques planches. En quelques secondes, une foule de détails, des années de souvenirs attachés à ce bateau défilent dans ma tête ; on dirait le rembobinage rapide d'une bande de magnétophone et, tout comme l'arrêt brutal de cette bande lorsqu'elle arrive à la fin, mes yeux se réveillent de leur rêverie et se posent sur l'homme, debout devant moi, silencieux et attentif.

Que dire ? Je cherche mon esprit qui me semble vide, je cherche des phrases, des mots ; je fini par balbutier :

*« Bon, hé bien on va rentrer. »*

Je pense soudain : il faudrait lui demander qui il est, où il habite ; je pourrais le reconduire en voiture. Mais non, j'ai déjà dans ma tête cette conviction intuitive d'un évènement, d'une situation exceptionnelle, d'un être hors du commun. J'ajoute donc :

*« Je pense que vous voudrez bien accepter mon hospitalité ? Je n'ai qu'une petite maisonnette, mais on y est au chaud. »*

*« Je suis touché par votre offre, me répond-il, et j'accepte avec un grand plaisir. »*

Nous nous mettons donc en route vers la maison : la plage à traverser (à peine trente mètres, la mer était presque haute), cent cinquante mètres de route, un petit chemin à gauche et nous y sommes. J'ouvre le portail et la maison est là, au bout de la cour ; un coup sur la poignée et je pousse la porte (qui n'est pas fermée à clé, comme d'habitude).

*« Entrez donc, dis-je à mon hôte, vous voilà chez moi, c'est-à-dire chez vous. »*

C'est bizarre comme ce « c'est-à-dire chez vous » résonne dans ma tête, et je me remémore ce passage de saint Paul dans l'épître aux Hébreux (les actes des apôtres) :

***... « Que demeure l'amour fraternel. N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que certains***

***hébergèrent des anges sans le savoir. »***

L'homme était entré, me remercie et me regarde en souriant.

Je lui réponds par un sourire gêné ; j'ai de plus en plus la sensation de vivre un évènement exceptionnel, encore indéfinissable, mais je sens que le voile ne sera pas long à tomber.

Nous sommes trempés.

*« Bon, voyons ce que je vais trouver comme vêtements à vous mettre. »*

Je regarde mon hôte ; il a à peu près ma silhouette, un peu plus grand et un peu plus fort cependant. Bah ! Je trouverai bien quelque chose dans mon placard.

*« J'en ai pour deux minutes »* lui lancé-je ; je lui tends une serviette :

*« Essuyez-vous en attendant »*, et je pars dans ma chambre.

J'ouvre ma grande armoire, une armoire ancienne, en lattes de bois, toute ordinaire, la porte grince (comme d'habitude car elle a le poids des ans !) et je fouille dans mes étagères. J'y prends du petit linge, un pull à col roulé, un pantalon en velours, une paire de chaussons sur l'étagère du bas et le tour est joué !

*« Tenez, lui dis-je, changez-vous, moi, je vais en faire autant. »*

Je repars dans ma chambre et je me change également. Je prends mes vêtements mouillés et je vais les mettre sur le fil à linge pour les égoutter, en attendant de les laver.

En faisant tout ceci, mon esprit bouillonne et, souvent, furtivement, je jette un œil sur cet homme, en pensant à ce qui m'arrive. Je revois dans ma tête ce qui s'est passé ; les images déferlent devant mes yeux et je suis terriblement troublé par cet évènement. Encore, si j'avais été secouru par un ami, un voisin ! Mais non, ce cataclysme local et si soudain, cette vision dans l'eau, et lui, lui que je viens encore de croiser du regard en ramenant un peu de bois pour allumer le feu, lui qui est là, silencieux, énigmatique, lui que je n'ai jamais vu auparavant et qui m'a sorti de l'eau. Mais qui est-il ? Mais comment est-ce possible ? Je n'ai pas rêvé pourtant, je l'ai bien vu dans l'eau ; oui, je revois vraiment cet instant dans ma tête, une tête qui bouillonne de points d'interrogations, une tête dans laquelle se joue une symphonie de questions, symphonie dirigée par ce mystère.

C'est le crépitement du bois qui commence à prendre dans la cheminée qui me sort de mes pensées. Si, dans ma tête, ça gronde comme du Wagner, par contre, quel silence dans la pièce !... Pour rompre ce silence, je lance :

*« Venez, approchez votre chaise du feu, on a beau être au printemps, une chaude, ça ne fait quand même pas de mal, surtout après le bon bain qu'on vient de prendre ! »*

Il sourit franchement et je sens que la glace est rompue.

*« OK me répond-il, volontiers ; j'avoue que j'ai un*

*peu frisquet* » et il se met à califourchon sur sa chaise, le dos à la cheminée.

*« Pendant ce temps là, je vous prépare deux œufs au plat, ça vous va ? »*

*« Avec plaisir. »*

Je mets nos couverts, ouvre la bouteille de gaz, allume la cuisinière et j'entreprends la préparation de cette petite cuisine. Je sors le vin, le fromage, le pain et nous attaquons ce léger repas.

Le silence est lourd, nos regards se croisent de temps en temps et je mets souvent le nez dans mon assiette, prenant du pain, buvant un coup, reprenant du pain, bref, je me donne plutôt une contenance ; et, si je suis bien chez moi, dans ma propre maison, c'est bien moi cependant, qui me sens le plus mal à l'aise. Je pense qu'il faut rompre le silence, mais je ne sais ni quoi dire, ni quoi faire pour le rompre. Pourtant, il faut bien que je sache qui il est, d'où il vient, ce qu'il compte faire ; ce ne sont pas les questions qui manquent. Une me traverse l'esprit ; je lance :

*« Est-ce que vous acceptez l'hospitalité pour la nuit, ou bien devez-vous rentrer ? »*

Il répond : *« Non, je n'ai pas à rentrer, personne ne m'attend et je suis très heureux que vous m'offriez un gîte. »*

*« Bon, servez-vous et surtout, ne vous gênez pas, pendant ce temps, je vais préparer votre chambre. »*

La maisonnette est ainsi constituée : on entre par un grand portail en bois, on traverse la cour (une

quinzaine de mètres), cette cour se rétrécissant pour aller buter, quinze mètres plus loin sur un mur. A partir du rétrécissement, sur la droite, on trouve, dans l'ordre : les WC (hé oui, ils sont extérieurs, malheureusement, ce qui implique d'avoir à sortir dehors chaque fois que l'on a envie de satisfaire à un besoin naturel), la cuisine, une grande chambre, c'est d'ailleurs ma pièce principale, qui, elle non plus, ne communique pas par l'intérieur avec la cuisine, ce qui fait que, là aussi, pour aller de la cuisine à ma chambre, il faut, à chaque fois, passer par dehors. Enfin, au bout, la dernière entrée qui mène à une grande pièce séparée en deux, faisant office de deux chambres.

Les dispositions particulières de toutes ces pièces viennent du fait que cette maison s'est vue s'étendre à partir d'un chai et d'une espèce de grange et qu'elle fut construite au fur et à mesure, dans un but de refuge de vacances, ce qui explique son manque total de fonctionnalité.

Mais je suis très bien ici, et m'en accommode parfaitement.

C'est donc dans l'une des chambres du bout que je pars préparer le lit de mon hôte étrange, cet hôte qui n'avait pas encore décliné son identité.

En revenant vers la cuisine, je me demande si je vais le harceler de questions comme l'envie m'en vient, ou si j'attends qu'il se manifeste lui-même. Bah ! je verrais bien quelles tournures prendront les événements. J'entre dans la cuisine :

*« Ça y est, votre chambre est prête. »*

Il fait très bon, le feu ronronne. Mon hôte y avait rajouté deux ou trois bûches, et il est assis devant, les jambes allongées, les pieds sur le bord de l'âtre, haut d'environ trente centimètres.

*« Vous êtes vraiment très chouette et je vous remercie beaucoup. Si vous le permettez, je vais être impoli et vous demander la permission de pouvoir disposer ; j'ai eu une journée très, très fatigante, vous voulez bien ? »*

Je n'en reviens pas. Cela fait quand même plus de trois heures que nous sommes ensemble, et il vient seulement de dire une phrase ! Tous ces mots les uns à la suite des autres, d'un seul coup !

Je vois un air d'étonnement sur son visage. C'est vrai il m'a demandé d'aller se coucher, et moi. je suis tellement surpris d'entendre sa voix, une voix calme, tranquille, pesée, un peu grave, que j'en ai oublié de lui répondre !

*« B... bien sûr, excusez-moi, j'étais parti dans mes pensées. Je vais vous montrer le chemin. »*

Je lui fais voir le « petit endroit », ma chambre, la sienne. Je lui montre également les interrupteurs électriques, l'eau, la façon d'obtenir de l'eau chaude (celle-ci partant d'un chauffe eau à gaz installé dans la cuisine), les prises de courant et le radiateur électrique, pour le cas où il aurait froid.

*« Voila, je crois que je n'ai rien oublié. Dans le cas contraire, n'hésitez pas à m'appeler, je suis juste à côté. »*

Il prend ma main, la serre dans une poignée chaleureuse, me regarde droit dans les yeux et me dit :

*« Merci mille fois, et bonne nuit. Je sais votre curiosité à mon égard, elle est tout à fait légitime. Demain, ou plutôt tout à l'heure, car nous sommes déjà sur le matin, vous aurez une surprise ; à tout à l'heure. »*

Il me lâche la main et entre dans sa chambre. Je reviens dans la cuisine, satisfait. Certes, je n'ai pas encore son identité, mais ce : *« vous aurez une surprise »* résonne dans ma tête. Je n'ose y croire, mais le mystère qui entoure cet événement extraordinaire qui vient de m'arriver, ce mystère je le ressens encore en ce moment, c'est-à-dire qu'il me semble que tout à l'heure je vais découvrir, en fait, un homme dont je n'ose penser la nature. Sûrement, cette situation me tourmentera toute la nuit et j'ai l'impression que je dormirai mal.

Je ferme tout dans la cuisine et je vais me coucher.

...

Mes yeux s'ouvrent, ça alors, je n'en reviens pas, moi qui pensais mal dormir, j'ai dormi comme un loir, et ce sont les cloches de l'église qui me réveillent, celles qui annoncent la messe de onze heures : hé oui, nous sommes dimanche.

Je me prélasse dans mon lit, en écoutant l'appel des cloches aux fidèles de l'Eglise. C'est vrai que j'aime le dimanche, c'est vraiment, pour moi, le jour du Seigneur, et chaque dimanche m'amène un renouveau

de l'âme. Je pense que j'aurais du mal à vivre dans un endroit d'où on n'entendrait pas les cloches d'une église sonner le rassemblement des croyants et aussi, tinter, résonner chacune des heures du jour et de la nuit et, ici, je suis comblé d'aise, l'église se trouve sur la grand'place du village, à deux cents mètres. Oui, je suis bien ici, une petite maison, un petit bout de terrain d'environ deux cents mètres carrés, dans le fond d'une impasse, c'est-à-dire en plein calme, même l'été lorsque nous sommes envahis par les vacanciers et, avec tout ça, à cent cinquante mètres de la plage, une plage d'une longueur interminable et toute en sable doré et, à cent cinquante mètres du milieu de la place, le centre du village, en fait, que j'appelle village, mais qui est plutôt une petite ville. Oui, je me sens bien ici.

Je décide (quand même !) de me lever. Vue l'heure, je n'irai pas à la messe ce matin. Bah !, j'irai à celle de dix huit heures. Cela me chagrine un peu car je n'aime pas la messe de dix huit heures ; je ne sais pas pourquoi ; peut-être parce qu'elle signe la fin du dimanche ? Enfin, je ne sais ; en tous cas, pour une fois, ce sera ainsi. Et puis, peut-être que mon hôte viendra avec moi ? On verra ça tout à l'heure. En attendant, je vais faire ma toilette et préparer le petit déjeuner, café, pain et beurre ; tiens, je vais aussi faire du feu dans la cheminée. Oh, ce n'est pas qu'il fasse froid, mais j'ai tellement un faible pour l'ambiance d'une pièce animée par un feu de bois !

Tiens, juste au moment où j'allume le papier